

Désir et Appartenance :

un entretien avec Bertrand Westphal

Brigitte Le Juez - Massimo Fusillo

*Notre numéro spécial, basé sur une partie des actes, et dont le titre demeure *Longing and Belonging/ Désir et Appartenance*, a pour but de souligner l'importance des aspects émotionnels et privés dans la construction historique et spatiale de l'identité, ainsi que dans la formation de communautés. Cela nous ramène aux réflexions de Bachelard sur l'interaction entre intimité et immensité, mais aussi l'interaction entre le social et le personnel. Quel est votre avis sur ce sujet ?*

BW : Avant de répondre à cette question, je vous propose d'opérer un bref excursus philologique. De toute évidence, la corrélation est forte entre le *longing*, le *belonging* et la question des constructions historiques et spatiales de l'identité – ou des identités. Un examen même superficiel des concepts tels qu'ils sont exprimés en langue anglaise nous livre quelques enseignements éclairants. Le *belonging* est ce qui vous accompagne au point de vous appartenir – ou de donner cette impression (la nuance est de taille !) – autrement dit, les *belongings*. En français, on *longe* quelque chose : un mur ou un jardin, par exemple, ou un groupe de personnes. Jouons un peu avec les mots : en anglais, il en va comme si ce que vous *longiez* finissait par devenir ou apparaître comme votre *prolongement*. L'identité se situerait quelque part entre le désir d'ailleurs (*longing*) et l'appropriation d'un repère désirable (*be-longing*, au sens de *to go along with*), tout en supposant une adaptation aux circonstances et à l'évolution d'un environnement. Dans des langues néo-latines comme l'espagnol, le français ou l'italien, le *belonging* est *pertenencia*, *appartenance* ou *appartenenza*. C'est moins une construction entendue comme un *work in*

progress qui est évoquée qu'un apparentement. On s'inscrit dans une généalogie. On se glisse dans une histoire toute tracée. Ce faisant, on s'expose à un péril redoutable : celui de rendre l'identité statique et exclusive. Peut-être est-ce une impression subjective, mais j'ai l'impression que la notion de *belonging* est plus ouverte que celle d'*appartenance*. J'ai le sentiment qu'elle est compatible avec l'idée de transgressivité. Elle est moins encline à imposer un schéma se voulant immuable et qui fonctionnerait sur un modèle binaire où les deux termes de l'alternative seraient l'assimilation ou le rejet. Le rapport du *belonging* à la notion d'identité est pluriel, là où l'*appartenance* privilégie un singulier, voire la singularité d'une identité fantasmée, comme nous l'a brillamment démontré Benedict Anderson. Ainsi, et l'exemple est frappant pour un citoyen français dont l'idiome est encadré par la loi, l'anglais n'est-il que rarement la langue officielle des pays dits anglophones. Ce rapprochement inter-linguistique minimal entre anglais et français est instructif. En l'occurrence, la traduction du concept provoque une authentique transposition du sens, comme il arrive presque toujours. L'*untranslatability* récemment invoquée par Emily Apter est une réalité.

En ce qui me concerne, le *longing* et le désir s'associent à une vision de l' « espace », en tant que projection largement immatérielle et perspective de franchissement d'un horizon qui se dérobe sans cesse. En revanche, le *belonging*, comme l'appartenance, renverraient plutôt au « lieu », à une réduction « locale » de l'identité, à une forme de clôture. L'espace est celui des identités qui se cherchent et se redessinent en permanence selon une dynamique que Deleuze et Guattari ont fort bien expliquée. Le lieu héberge une identité imposée qui en satisfait certes quelques-uns mais qui, le plus souvent, engendre malaise et frustration, un sentiment d'incomplétude, la tentation du repli hétérotopique. Il est donc plusieurs appréhensions de l'intime. Le cheminement hétérotopique correspond à un pis-aller : il conduit au dernier refuge du sujet face à la pression d'un environnement ou de circonstances tendant à lui imposer une identité qui ne lui convient pas, un carcan. L'hétérotopie est le dernier abri. Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit le siège de tiraillements. Parmi eux, on rangera

la nostalgie, la *saudade*, ou, bien plus grave, la *maladie suisse*, dont Rousseau parlait déjà. C'était une pathologie si effrayante qu'on la soupçonnait de compromettre la santé mentale des soldats qui en souffraient, quand elle n'était pas censée les tuer. Heureusement, il arrive que l'intime soit en mesure de donner libre cours aux émotions qui l'agissent. Il investit un territoire que l'on aime parfois à cartographier, car il en va comme si les projections mentales du désir et de l'émotion pouvaient être rapportées à une dimension spatiale. Tout le monde connaît la *Carte de Tendre* de mademoiselle de Scudéry. Bien plus tard, Giuliana Bruno s'est efforcée de cartographier les émotions dans *Atlas of Emotion: Journeys in Art, Architecture, and Film* (2002), alors que, pour sa part, Peter Turchi publiait *Maps of the Imagination: The Writer as Cartographer* (2009). Evidemment, le grand nom reste celui de Gaston Bachelard, qui aura eu le mérite de proposer une poétique de l'espace intime dès la fin des années cinquante du siècle dernier et d'inspirer des flâneurs qui ont investi ce qui restait d'espace ouvert au rêve au milieu de lieux surcodés – je songe à Pierre Sansot, en France, ou à Philippe Vasset, explorateur des taches blanches apparues sur la carte parisienne dressée par l'Institut géographique national, et à tant d'artistes pratiquant la performance ou le *Street Art*. Alors oui, entre l'intime et l'immense il n'y a pas de clivage (il y aurait même l'extime, si l'on en croit Jacques Lacan, mais passons). L'immense est dans l'intime, et vice-versa. L'immense n'est au demeurant pas l'infiniment grand, mais plutôt ce qui n'est pas mesuré (*in-mensus*) ou incommensurable. L'espace intime est incommensurable. Par conséquent la littérature et l'art sont incommensurables.

Une autre question, cruciale à nos yeux, touche au rôle central des images, thèmes, stéréotypes et symboles qui perdurent malgré les analyses qui parfois les dénoncent comme vecteurs d'inexactitudes. Ici, la perception de l'espace est liée à celle des personnes qui l'habitent ou tentent de l'habiter. Dans la mesure où la géocritique se penche sur à la fois l'étude des espaces en littérature et l'effet des représentations littéraires sur ces espaces et leurs occupants quand ils existent en réalité, quelle est la relation, quels sont les possibles rapprochements entre votre approche géocritique et l'imagologie ?

(Cela nous ramène un peu à la définition de l'espace littéraire de Michael Issacharoff.)

BW : Lorsque, au début des années quatre-vingt-dix, je me suis lancé de manière assez fortuite, mais avec passion, dans l'étude de représentations littéraires des espaces, j'ai été inspiré par le vocabulaire et la méthodologie auxquels recouraient les spécialistes de l'imagologie. Leurs travaux étaient pionniers, en littérature comparée. Ils étaient parmi les premiers à livrer la boîte à outils qui, dans un pays comme la France, permettait d'entrevoir la sortie du tunnel structuraliste et le renouveau d'une réflexion portant sur la question du référent – le référent spatial, en l'occurrence. Certaines lectures avaient été déterminantes. Parmi elles, je range volontiers l'essai que Daniel-Henri Pageaux avait consacré aux diverses déclinaisons de l'approche comparatiste, en 1994 : *La littérature générale et comparée*. L'ouvrage recouvrait certes une nature généraliste, mais Pageaux y décrivait les rudiments de l'imagologie, dont il s'était lui-même servi, en particulier dans l'environnement littéraire latino-américain et haïtien. Cela m'a aidé à mieux structurer la série d'études que j'étais alors en train de consacrer à quelques hauts-lieux du pourtour méditerranéen. *Lire l'exotisme* (1992), l'un des premiers essais de Jean-Marc Moura, m'a aussi été d'un grand secours, comme son excellent *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, paru quelques années plus tard, en 1998.

J'avoue n'avoir pas encore lu Michael Issacharoff. Vous faites sans doute allusion à *L'espace et la nouvelle* (1976). En ce qui me concerne, la réflexion portait dès l'abord sur l'espace perçu comme un territoire à déterritorialiser (un lieu en transit permanent) que sur une approche calquée sur la phénoménologie, plus abstraite, parfois arrimée à une topologie mathématique ou, sur le versant littéraire, à la thématologie. Les espaces qui m'intéressent sont toujours peuplés, dans les livres comme dans la vraie vie. De surcroît, à cette époque-là, j'étais fortement orienté vers la *saggistica* italienne. J'avais la chance de vivre et de travailler à Milan. J'y ai découvert *Danube* (1986) de Claudio Magris, dont la lecture a été pour moi une source d'éblouissement. Dans ce livre, et dans le reste de l'œuvre du grand Triestin, il y avait des gens, justement, ceux qui vivaient sur les deux rives du fleuve, et il

y avait un auteur qui assumait son récit, *lontano da dove*, « loin d'où ». *Danube* est sous-tendu par une indéniable dynamique géocritique. Les points de vue s'y croisent sans arrêt. Il y a aussi – et c'est le propre de Magris – une écriture exceptionnelle, si différente de ce que proposait en général la *French Theory*, à l'exception, bien sûr, de Barthes, de Deleuze, poète philosophe, et de quelques autres. Il était donc envisageable d'allier l'agilité d'une pensée à l'élégance de la narration. Il était possible de ne pas être rébarbatif. Alors que le structuralisme déclinait, cette découverte n'était peut-être pas si naïve qu'il y paraît. Si je relisais *Danube* demain, je serais peut-être moins fasciné par le contenu et l'effort que produit l'auteur pour donner corps au fantasme mitteleuropéen, mais je continuerais de me dire que le plaisir de lecture qu'il procure est sans égal.

Comme vous le signalez, l'articulation entre imagologie et géocritique existe bien. Cependant, je me suis assez vite rendu compte que la géocritique proposait d'autres pistes que l'imagologie, quoique l'une et l'autre examinent les relations entre narration et représentation des espaces, ou des lieux, conviendrait-il de dire. Au demeurant, j'ai consacré d'assez nombreuses pages à la question de ces relations dans *La Géocritique*. Elles m'occupaient beaucoup plus au début que maintenant. Pour faire court, disons que l'imagologie insiste sur l'ego du voyageur. C'est au récit viatique qu'elle s'adapte le mieux, ou, plutôt, à la vision donnée d'un espace d'altérité, qui n'est pas nécessairement celle d'un voyageur. Quant à la géocritique, qui essaie de faire alterner les pôles du même et de l'autre, elle propose plutôt un examen de la représentation d'un lieu spécifique et des tensions qui en assurent la mobilité, ce que j'ai appelé la transgressivité. L'imagologie est pensée pour cadastrer des univers littéraires. Elle rechigne à prendre en compte les réalèmes. Elle est née dans les années soixante, au cœur de l'ère structuraliste, ou sur ses marges. Elle était condamnée à se montrer prudente pour exister. La géocritique n'hésite plus à traiter du réel ; elle a émergé à un moment où le retour de celui-ci redevenait actuel.

Votre approche est loin d'être exclusivement culturaliste et thématique, si l'on pense au rôle joué par la multifocalisation et les stratégies d'écriture. Pensez-vous que le soi-disant « retour à la forme » ou simplement une attention plus concentrée sur les divers types de représentations pourrait enrichir l'approche géocritique ?

BW : Comme presque tout le monde, je me méfie des catégories figées, vers lesquelles une approche thématique aussi bien que culturaliste pourraient conduire. Par bien des aspects, cette dernière a été révolutionnaire, car elle a offert aux sciences humaines et sociales une gamme d'instruments qui leur a permis d'échapper à une vision universaliste, pseudo-objective, mais en réalité absolutiste, du contexte dans lequel la pensée dite occidentale était ancrée. L'approche culturaliste a contribué à mettre en relief les dérives de l'ethnocentrisme ; cependant, il lui est arrivé de ne pas savoir éviter les pièges de l'essentialisme. Elle a amorcé une déterritorialisation, mais celle-ci a *parfois* – mais pas *toujours*, quoi qu'en pensent ses détracteurs - abouti au tracé de nouveaux territoires arbitraires en cela qu'ils ont été essentialisés. Il est vrai que l'équilibre est difficile à trouver. Comme vous le notez, le fait de mettre l'accent sur l'entrecroisement dynamique des points de vue les plus variés, sur une multifocalisation, contribue à limiter les risques, mais il convient de ne pas être naïf : le péril est inéluctablement en la demeure, car de demeure il en est toujours une. Le pire consisterait à passer cette question sous silence, à démentir que l'on occupe un poste d'observation à partir duquel on jette un regard sur le monde. Un seul être disposait de ce privilège surnaturel : le démon de Laplace, celui qui occupait une position si extrême qu'il jugeait l'univers dans son intégralité. Sauf à vouloir se substituer au vieux démon positiviste, le mieux est d'éviter de nier l'évidence : aucun point de vue n'est surplombant, l'« occidental » pas plus que les autres, voire moins encore car il lui reste à se débarrasser de siècles de préjugés tenaces. Que faire alors ? Peut-être faut-il commencer par accepter de relativiser son propre point de vue et de tenir compte de l'erreur de parallaxe, mais aussi par « défamiliariser » son observatoire dans toute la mesure du possible et en toute humilité. C'est à quoi les études postcoloniales travaillent de

plus en plus sous la houlette d'un Paul Gilroy, entre autres ; c'est ce que les études posthumaines requièrent par le biais d'une Rosi Braidotti, par exemple. Il s'agit de pratiquer une forme de diète identitaire, ou, pour mieux dire, un exercice d'ascèse identitaire, ce qui, par les temps qui courent, est précieux. Le monde sera toujours plus vaste que n'importe quelle demeure. Il me semble qu'il y a une certaine urgence à s'en faire une raison. Bien entendu, comme nous évoluons en priorité dans le domaine de la littérature, ce type de réflexion doit intégrer un questionnement sur la forme, sur les modalités fictionnelles de la représentation. Il ne saurait en aller autrement. Néanmoins, dans une optique géocritique, je crois qu'une réflexion de ce genre ne doit pas perdre de vue que la littérature est partie prenante dans le monde et que la fiction est inséparable du réel. Une polarisation absolue serait, à mon avis, une simple vue de l'esprit. Si le « retour à la forme » empruntait cette voie pour invoquer le retour à un quelconque autotélisme littéraire, j'attendrais le premier carrefour pour changer de direction.

Le corps humain peut-il être considéré comme un espace littéraire à analyser selon la méthode géocritique ? Par exemple, dans le cas de personnes assujetties par un pouvoir envahisseur, colonisateur et/ou esclavagiste, quand les marques de l'assujettissement sont visibles sur la peau de leurs victimes, peut-on à votre avis y appliquer les principes de multifocalisation, polysensorialité, stratigraphie et intertextualité ?

BW : Il va de soi que, dans son immense fragilité, le corps humain est un support et le témoin d'une aventure. Aux deux extrêmes du traitement qu'on est susceptible de lui réserver ou de lui infliger, tantôt il est sujet à des opérations de cosmétique plus ou moins superficielles qui sont destinées à l'embellir, tantôt il est l'objet d'une violence qui peut être coloniale, esclavagiste ou autre et qui le brutalisera, le marquera, le stigmatisera. Pour peu qu'il soit perçu comme un espace, il oscille entre utopie et dystopie. Il est le reflet du monde imprévisible que l'individu habite. Bien sûr, il est souvent représenté en littérature, comme il l'a été en philosophie. Me viennent derechef à l'esprit Deleuze, Guattari et leur concept de visagité, qui transforme un

visage en une carte, ou diverses études de Georges Didi-Huberman. Pourquoi ne ferait-il pas l'objet d'une analyse géocritique, pour le moins dans les diverses représentations qu'il suscite ? A vrai dire, j'ai un peu parlé de cela dans *La Géocritique* et, plus récemment, en juillet 2013, Juliane Rouassi a soutenu une très bonne thèse sur le sujet, dans une optique alliant géocritique et *Gender Studies : Territoires du corps féminin (la représentation du corps comme espace géographique dans six œuvres contemporaines)*. Il y était notamment question de littérature (Charles Bukovski, Federico Andahazi, etc.) et de quelques tableaux de Kathy Prendergast, qui, sur le modèle des planches anatomiques du XIX^e siècle, a montré des corps féminins sans tête. Ils se présentaient comme les cartes d'espaces soumis à un double processus de colonisation : à la manière d'un territoire conquis qui aurait pu être son Irlande natale et à la manière du corps d'une femme placé sous le regard accaparateur d'un homme.

S'il arrive à la littérature de dévoiler devant le lecteur des corps conçus comme des espaces quasiment géographiques, qu'ils soient intimes ou assujettis à une forme de violence, l'art contemporain fait de cette démarche l'une de ses caractéristiques principales. Je ne parle pas simplement du *Body Painting*. Plutôt, je songe à deux exemples concrets où le corps devient le support d'un effort cartographique symbolisant le destin d'un être, car, bien souvent, la carte et la surface du corps fusionnent. Le premier exemple est livré par Qin Ga. Sa performance la plus connue avait consisté à photographier son propre dos, dénudé, sur lequel était tatouée une carte de Chine reproduisant la Longue Marche que Mao et ses fidèles avait entreprise entre 1934 et 1936. A chacune des étapes dont il répétait l'itinéraire, entre 2002 et 2005, Qin Ga s'était fait tatouer un nouveau point sur sa peau. De la sorte, au fil de son errance, il renchérisait sur sa souffrance, les yeux braqués, sans que le spectateur ne les voie jamais, sur un paysage changeant en permanence. Un autre exemple nous est proposé par une artiste moins connue : Céline Boyer. En 2013, à la faveur d'une exposition d'art cartographique (ou de cartographie artistique, c'est selon) organisée par Guillaume Monsaingeon à Toulon, Céline Boyer avait juxtaposé une série de photographies dans une installation intitulée *Empreintes*.

Chacun des clichés représentait dans sa moitié gauche la paume d'une main tendue montrant un extrait de carte et dans sa moitié droite un texte signé par un migrant et faisant le lien entre une vie et un itinéraire, celui que la carte contenait virtuellement. La main est ici la métonymie d'un être humain et la carte celle d'un trajet et d'une existence, ou plutôt celle d'une existence forgée par un trajet et un traumatisme. Alors, à la question de savoir si le corps humain peut être considéré comme un espace littéraire à analyser selon la méthode géocritique, la réponse est certainement oui – mais *a priori*, et encore une fois, dans un cadre restreint à la représentation artistique, qu'elle soit textuelle ou visuelle, ou les deux à la fois, qu'elle soit fictionnelle ou qu'elle enfreigne les limites habituellement assignées à la fiction.

La géocritique peut-elle être un outil de dénonciation politique ? Considérons les travaux d'Edward Said, par exemple, ou le « Thirdspace » d'Edward Soja. Dans ce cas, rejoint-elle les théories identitaires ?

BW : La question est plutôt difficile, dans la mesure où elle supposerait au préalable une définition de ce que l'on entend par politique. On pourrait bien entendu s'en tirer par une pichenette et considérer que la littérature et la théorie qui lui est consacrée n'entretiennent pas de relation immédiate avec la sphère politique. C'est souvent ce que l'on entend dans les universités, fût-ce plus rarement aujourd'hui que par le passé. Mais voilà : ce serait une pichenette. La théorie littéraire dispose en tout état de cause d'une longue tradition politique. Elle a depuis longtemps (songeons à Aristote, entre autres, mais il n'est pas que la Grèce) été caractérisée par son engagement dans la vie de la *polis*. A sa manière, elle en appelle au rééquilibrage social, historique, etc. Elle contribue à la dénonciation d'abus en tous genres. Ces dernières décennies, les études postcoloniales ont donné le ton. Il y a eu l'immense Edward Said, certes, mais aussi les représentants des études subalternes (Gayatri Spivak et bien d'autres) et des études décoloniales (Anibal Quijano et toute l'école latino-américaine). Il y a eu les études de genre, les *Gender Studies*. Il y a eu les *Queer Studies*. On a assisté à l'élaboration d'un discours minoritaire contre-hégémonique. Comment pourrait-on

estimer que tout cela n'est pas politique ? Plus récemment, d'autres modèles ont fait leur apparition. Encore une fois, mentionnons l'écocritique. Pourrait-on prétendre que, dans son étude conjointe de la littérature et de l'environnement, elle n'entraîne pas un effet politique ? Non, bien sûr, car c'est indéniable. Pour la géocritique, il en va de même, ne serait-ce que par la proximité épistémologique qu'elle entretient avec toutes les approches que je viens d'énumérer. Irait-elle jusqu'à être l'outil d'une authentique dénonciation politique ? A mon avis, la plus grande part de dénonciation politique qui lui est intrinsèque concerne les postures ethnocentriques, quelles qu'elles soient, mais surtout celles qui sont adoptées à l'intérieur des anciennes aires héritières d'un discours se voulant dominant. Elle vise par conséquent les raidissements identitaires, qui se nourrissent de stéréotypes dont la palette est d'une infinie diversité et les manifestations ô combien subreptices.

La géocritique ne se range pas dans la catégorie des théories identitaires, si l'on perçoit celles-ci comme des instruments de promotion d'une identité particulière. Ce que j'ai dit tout à l'heure à propos d'un effort sur soi, d'un salutaire effort d'ascèse identitaire, n'est pas une simple vue de l'esprit. Le discours prônant la dissolution complète des identités relève de la pure utopie. Il peut aller jusqu'à véhiculer un leurre (politique) visant à promouvoir une communauté se prétendant une et homogène. L'alternative ne se situe donc pas quelque part entre affirmation identitaire ou récusation de l'idée même d'identité, car, ce faisant, on exclurait un autre terme de ladite alternative : la possibilité d'identités déclinées au pluriel, décentrées, archipélagiques, ... Je me méfie beaucoup du terme « identité » et préfère infiniment celui d'*identités*, qui vont en quelque sorte de pair avec la multifocalisation. De même que la représentation du territoire, l'identité ne peut être réduite à un singulier. Les reterritorisations sont toujours à l'œuvre et les identités bougent en même temps que le territoire qui, de fait, est destiné lui aussi à être pluriel : *territoires*. Cela, les sciences humaines, qu'elles soient géographiques ou littéraires, peuvent magnifiquement le mettre en évidence. Elles le font. Voilà pourquoi le concept de *Thirdspace* développé par Edward Soja, mais

aussi, dans les années quatre-vingt-dix, par Homi Bhabha, Gloria Anzaldúa ou Salman Rushdie, m'a toujours paru si stimulant. Les cultures émergent au contact des identités et créent de nouveaux territoires ontologiques et donc politiques là où certains – parfois des politiciens obtus – voient un territoire unique et strictement homogène dont les limites sont censées gravées dans le marbre. Cela ne concerne pas que les zones frontalières traditionnelles, mais aussi les nouvelles frontières, sociales et autres, qui traversent de plus en plus dramatiquement les Etats. C'est de ces lignes visibles-invisibles, de ces nouvelles cartes, que l'art contemporain au moins autant que la littérature aime à matérialiser (Prendergast, Qin Ga, Boyer, etc.), que j'ai essayé de rendre compte dans mon dernier essai, *La cage des méridiens* (2016).

The authors

Massimo Fusillo

Professor of Literary Criticism and Comparative Literature at the University of L'Aquila.

Email: massimo.fusillo@gmail.com

Brigitte Le Juez

Distinguished Senior Research Fellow at Dublin City University, Ireland.

Email: brigitte.lejuez@dcu.ie

The paper

Date sent: 31/01/2017

Date accepted: 15/04/2017

Date published: 31/05/2017

How to quote this paper

Fusillo, Massimo - Le Juez, Brigitte, "Désire et appartenance: un entretien avec Bertrand Westphal", *Longing and Belonging/ Désir et Appartenance*, Eds. Massimo Fusillo, Brigitte Le Juez, Beatrice Seligardi, *Between*, VII.13 (2017), <http://www.betweenjournal.it/>